

La dictature de l'immédiateté

Sortir du présentialisme

Stéphen KERCKHOVE

Extrait

I

LE MONDE DU TEMPS FINI COMMENCE

*Il faut montrer qu'une chose est possible
pour qu'elle le devienne*

André Gorz – Misère du présent, richesse du possible

Le temps du monde fini commence... Voilà comment, en 1931, Paul Valéry clôturait, d'une simple formule, une période d'expansion spatiale sans précédent. Les explorateurs en avaient presque terminé avec ce lent travail d'appropriation de terres à « civiliser ».

Plus d'un demi-siècle plus tard, Albert Jacquard titrait l'un de ses ouvrages *Voici le temps du monde fini*. Il aura donc fallu plus de 65 ans pour que l'intuition du poète rejoigne la sagacité de l'humaniste.

Notre petite planète est désormais cartographiée et exploitée dans ses moindres recoins. La compréhension de l'infiniment petit rejoint celle de l'infiniment grand et l'étude de ces espaces devient un lieu commun, notre lieu commun. En repoussant les limites de cet inconnu, vecteur de rêve et pourvoyeur d'un ailleurs idéalisé, notre société s'est prise à imaginer un monde clos sans clôture, mondialisé et libéré de toute contrainte spatiale.

Malgré cela, l'homme se sent infiniment à l'étroit. Il tourne, s'agite, piétine, atteint de claustrophobie aiguë à l'idée d'être assigné à résidence sur cette petite planète qui n'a plus ce goût d'inattendu et d'inconnu. Pour assouvir ses pulsions démiurgiques, l'homme est amené à tisser sa toile. Sur ce *village planétaire*, il s'invente des espaces virtuels et des *autoroutes de l'information*. Mais, nous rappelle Daniel Innerarity, « la maîtrise de l'espace a cédé la place au contrôle du temps, la chronopolitique est devenue plus importante que la géostratégie.¹ »

C'est la raison qui conduit ce nouvel homme épris de présent à coloniser l'espace du temps, en repoussant les frontières temporelles pour emplir sa vie d'expériences intenses et sans cesse renouvelées. De là naît un présent sans limite, définitivement provisoire. L'homme du présent, éternellement insatisfait, ne se plonge plus dans un passé riche d'avenir et a la prétention de se passer d'avenir.

Tout concourt en somme à nous entraîner dans un rythme accéléré qui nous fait progressivement glisser vers un présent tautologique. Densifier l'instant présent pour le rentabiliser à l'extrême et ainsi échapper aux contingences d'une vie limitée dans l'espace et le temps, tel pourrait être le sens de ce présent emprisonné dans l'instant.

¹ Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, Ed.Climats Flammarion, 2008.

La dictature de ce que Zaki Laïdi nomme le *présent autarcique* crée un homme déculpabilisé à l'extrême dans son appréhension du monde. En accélérant le pas, l'homme gagne du "temps" mais s'isole socialement. Notre démocratie finit par s'atomiser en étant composée d'une myriade de citoyens à temps partiel, signant un contrat de citoyenneté à durée déterminée avec période d'essai, résignés à se contenter d'un petit « bonheur conforme »². Le *présentialiste* dépeint dans les pages qui vont suivre est l'homme unidimensionnel³ d'Hubert Marcuse, un citoyen en creux, mais un creux sans profondeur, aussi plat et hermétique que le miroir déformant de la télé réalité.

Profiteur d'instantané, cet homme aspire à n'être que son propre reflet projeté et déformé par et pour le regard des autres. Il aspire également les dernières miettes d'un temps scintillant de mille feux avant de sombrer dans une éclipse partielle de sa propre humanité, renonçant à être pour avoir, repu de trop pleins et reclus dans un « trop seul ». Une humanité en solde au milieu d'une vie.com...

Le *présentialiste* déroute et déstabilise car il sape les fondements même d'une « temporalité historique qui régissait des sociétés habitées par une mémoire et un projet. [...] On dirait que le temps s'est écroulé sur lui-même, qu'il n'a plus ni profondeur ni étirement⁴ ».

A l'expansion spatiale engendrée par cette mondialisation ultralibérale a donc succédé une contraction temporelle. Faute de pouvoir revêtir les habits du conquistador, l'homme moderne s'est replié sur sa bulle privative, jouissant dans l'instant, renonçant à faire sens et société en refusant de s'inscrire dans le temps et la durée. En cela, *le monde du temps fini commence*.

² François Brune, *Le bonheur conforme*, Ed. Gallimard, 1981.

³ Hubert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Ed de Minuit, 1979.

⁴ Jean-Claude Guillebaud, *Le goût de l'avenir*, Ed. du Seuil, 2006.

CONTRE-TEMPS

The time is out of joint

William Shakespeare – Hamlet – Acte I, Scène V

Un constat s'impose : l'urgence normalisée agit sur le corps social comme un anabolisant dont le citoyen, pierre angulaire d'une démocratie vivante, ne sort pas indemne. L'emballlement qui fait suite à ce rythme psychédélique réduit à néant notre aptitude à gérer le cours des choses. Sous amphétamines, l'individu n'a d'autre choix que celui de s'adapter ou disparaître, le rendant tout à la fois dépendant et acteur, victime « consentante » de son propre épuisement.

Dans les faits, la forme la plus extrême de cette mutation est sans nul doute celle qui consiste à nier la notion même de temporalité, en faignant de vivre dans un présent perpétuel et stroboscopique. Le seul et unique moyen d'échapper à cette dictature de l'immédiateté consiste alors à dissoudre le temps et la durée, de réduire artificiellement cette accélération à une succession d'instantanés sans lien tangible et ainsi arrêter subjectivement l'écoulement d'une clepsydre devenue folle. De là naît une société "*présentialiste*", seule à même de rendre « supportable » l'insupportable.

Quel que soit le lieu où notre regard se porte, la dictature de l'immédiateté exerce son emprise, subrepticement mais totalement. Chacun pense pouvoir résister à sa mainmise. Nul ne peut pourtant y échapper durablement. Technologie, mass-média, consommation, publicité... nous poussent à agir vite et sans recul. Un grand nombre de mécanismes économiques, sociaux, politiques et culturels entraînent ainsi l'Homme à opter pour des actions irréfléchies, compulsives, faute de temps lui permettant de prendre du recul vis-à-vis des faits et événements qui l'assaillent quotidiennement.

Sous couvert d'un progrès présumé irréversible et vecteur d'améliorations, le culte d'un présent unilatéral se dissémine, modifiant notre appréhension d'un temps tridimensionnel, reposant sur un avant et un après. De fait, chaque homme est un *présentialiste* en puissance vivant dans un monde privé de perspectives temporelles.

Le *présentialiste* est cet « individu par excès⁵ » décrit par Robert Castel, classé parmi les « subjects-paroxystiques-avides-de-se-satisfaire-rapidement⁶ » admirablement brossé par Paul Morand. Nicole Aubert caractérise cet homme-instant d'homme « à flux tendu, un produit à durée éphémère, dont l'entreprise s'efforce de comprimer le plus possible le cycle de conception et la durée de vie, un produit de consommation dont il faut assurer la rentabilité immédiate et la rotation⁷ ». Enfin, Damien Le Guay constate qu'il « n'est plus inscrit dans une continuité mais impose son commencement comme un inédit. Avant lui, rien. Avec lui, tout. Après lui, le déluge⁸. »

⁵ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Ed. Fayard, 1996.

⁶ Paul Morand, *L'homme pressé*, Ed. L'imaginaire Gallimard, 2008.

⁷ Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence*, Ed. Flammarion, 2003.

⁸ Damien Le Guay, *L'Empire de la Télé-Réalité*, Ed. Presses de la Renaissance, 2005.

Le *présentialiste* est survolté, va et vient en fonction de flux et reflux qu'il ne maîtrise pas. Il aspire à court-circuiter ce *temps mort* en survalorisant l'instant présent. L'émerveillement, la découverte ou la patience sont pour lui synonymes d'un temps en série, saccadé, continu là où tout porte à vivre le temps en parallèle, multipliant les activités alternatives, et en simultanée afin d'en optimiser chaque milliseconde.

Jouir de l'instant présent invite à tous les excès, sans a priori ni crainte particulière. Ce temps présent est un temps typiquement masculin, privilégiant les plaisirs fugaces sans préliminaires, intenses, violents, brefs et finalement totalement solitaires. Cette féminité, ce goût des autres qui ne fait sens qu'avec l'approfondissement du désir, bute sur l'érection de monuments à la gloire du temps présent. La multiplication des partenaires, objets purement sexuels, permet à ce surhomme de se gargariser, au travers d'une inconstance qui n'est qu'échappatoire, confondant onanisme et plaisir partagé, désir et jouissance. Le *présentialiste* est impuissant à changer le monde, trop occupé à caresser un égo en perpétuelle gestation. Il pénètre son ou sa partenaire comme il entre par effraction dans un magasin, véritable terrain vierge, pour en sortir tout aussi rapidement après avoir déposé sa menue monnaie. Dans ce monde là, le client est roi et le sésame vient de l'ouverture de bourses bien garnies. Il jure fidélité à une marque, tressaille, palpète, éructe, s'émoustille en léchant les vitrines, consomme rapidement. Il proteste contre l'abstinence due aux fermetures dominicales, nocturnes ou menstruelles et exige qu'il soit mis un terme à cette frustration inacceptable. Deux pour le prix d'une... Satisfait ou remboursé !

L'homme qui succombe à ce *présentialisme* n'est jamais en paix avec lui-même, toujours en recherche de nouvelles sensations fortes, subissant l'injonction permanente au plaisir. *L'homme nouveau est un éternel nouveau-né*. Il renaît chaque jour, s'impatiente quand on s'interpose entre lui et ses envies tonitruantes, s'exalte avec un lyrisme sans fin, colérique, capricieux ou intensément heureux. Les contractions du temps lui permettent de profiter d'une résurrection quotidienne. Mais cette renaissance n'est pas une réincarnation assagissant progressivement l'heureux élu. Chaque jour nouveau est l'objet d'un formatage complet du système d'exploitation, faisant ressembler l'hier à l'aujourd'hui, l'aujourd'hui au demain, ce qui fait dire à Damien Le Guay que nous avons perdu « l'humilité à l'égard du passé et la foi en l'avenir⁹ ». Le *présentialiste* s'est émancipé de tout ce qui pourrait se traduire par un renoncement. Infantilisé, l'attente lui devient insupportable. Il exprime une aversion extrême à l'encontre de tout ajournement, il abhorre l'insatisfaction, aspirant à bénéficier de tout ce que lui offre ce jardin d'Eden matérialiste. Le *présentialiste* est un homme face à lui-même, sans antériorité, exilé et déraciné. Il vit dans un pays de cocagne où toute forme de culture est proscrite. L'histoire s'écrit au jour le jour, au fil de l'eau, sans véritables aspérités autres que celles d'une quotidienneté tumultueuse qui se suffit à elle-même.

Mais ce *présentialisme* est-il un phénomène si nouveau que cela ? Les acteurs de mai 68 furent sans doute les premiers à dénoncer les pesanteurs d'un passé monolithique en embrassant la vie *hic et nunc*. La dénonciation d'un système passablement suranné a débouché sur une remise en cause totale, sans concession, du cadre social préexistant. Ce « jouir sans entrave » fut suivi, pour des raisons assez différentes, d'un « no future » nihiliste et du « *carpe diem* » d'Horace remis au goût du jour et de pléthore d'incitations à profiter encore et toujours d'une vie au jour le jour.

Ces appels multiples et répétés à l'hédonisme n'ont donc rien de très nouveau. Rabelais ou le Marquis de Sade furent d'illustres aïeux qui n'ont pas à rougir devant leurs enfants illégitimes. En quoi ce *présentialisme*, éternellement concupiscent, est-il rupture ?

La nouveauté fondamentale relève d'une démocratisation de l'hédonisme, d'une généralisation de plaisirs fugaces. « Au nom de la nouvelle religion de l'amélioration continue des conditions de vie, constate Gilles Lipovetsky, le mieux vivre est devenu une passion de masse, le but

⁹ Damien Le Guay, *L'Empire de la Télé-Réalité*, Ed. Presses de la Renaissance, 2005.

suprême des sociétés démocratiques, un idéal exalté à tous les coins de rue¹⁰. » Au nom d'une revendication à cet égalitarisme grégaire qui inquiétait déjà Tocqueville en son temps, tout un chacun réclame son droit au bonheur matériel, droit qui devient un devoir civique, faute de quoi l'individu frustré s'exclut lui-même de cette société marchande et cesse immédiatement d'exister pour ses contemporains. Ce droit d'accès à une société de consommation se conjugue au présent, le devoir se conjuguant à l'impératif ou à l'imparfait du subjectif !

Des millions de singularités errent ainsi dans nos rues en espérant attirer un regard qui leur donnera vie. Cet homme nouveau est profondément inexistant et soudainement, il est pris d'un vertige sans nom, d'une peur panique à l'idée de disparaître du champ de vision. Faute de relations suivies s'établissant entre les individus, tissant ainsi un fil d'Ariane reliant le connu à l'inconnu, seule l'extériorité emporte l'adhésion. Pour François Brune, ce qui caractérise un bonheur conforme, « ce qu'encourage l'idéologie du plaisir, c'est une fuite en avant qui réduit l'individu à n'exister que dans l'instant, à la surface de soi¹¹ ». Chaque jour, l'éternelle jeunesse impose son format superficiel créant une tension grandissante entre l'image projetée et l'image réelle. A tout âge, la même logique est à l'œuvre : l'adolescent tarde à sortir de sa chrysalide et s'adonne à un cocooning rassurant, l'adulte se mire dans une glace pour traquer rides et cheveux blancs et les vieux se piquent au *botox* pour garder une éternelle jeunesse... Dans un monde façonné par un présent sans fin, l'hier doit ressembler au lendemain, le vieux au jeune. Tout repère temporel doit être brouillé, systématiquement.

L'individu n'existe donc que par procuration, au travers de qui voudra bien lui donner une réalité tangible. Cette socialisation par l'image superficielle est une formidable aliénation puisqu'elle sous-tend que l'homme moderne doit renoncer à sa propre intériorité pour faire société.

Fonder ce type de société écervelée impose un formatage d'ampleur inégalée. La culture, l'histoire ou l'éducation s'opposent à cette volonté à peine cachée de dissoudre tout esprit critique fondé sur une certaine maturation réflexive. En entraînant les citoyens dans ce présent épileptique, des millions d'individus s'entrechoquent sans produire de lien social durable. Exacerber le désir pour mieux dépolitiser les aspirations émancipatrices est la clef de voûte permettant de refermer le grand livre de l'Histoire et vivre dans une histoire composée d'une myriade de scénettes inconsistantes. De là naît un Homme profondément seul qui engage une course poursuite contre lui-même pour ne plus avoir à se retourner sur sa triste condition d'électron libre perpétuellement exposé aux milliers d'accélérateurs de particules qui nous environnent quotidiennement.

¹⁰ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, Ed. Gallimard, 2006.

¹¹ François Brune, *Le bonheur conforme*, Ed. Gallimard, 1981.